

LE DIFFICILE METIER DE CENSEUR

4 septembre 1939 : La déclaration de guerre alourdit considérablement mes fonctions. Les plus jeunes membres du cabinet étant mobilisés, je suis allé dire à Mandel, qu'il pouvait maintenant disposer entièrement de mon temps et que j'abandonnais, sine die, mes travaux personnels.

En l'absence de Philippe Roques, l'attaché parlementaire, je dirigerai le bureau de presse ; je présenterai au ministre, tous les matins, les coupures de journaux qui l'intéressent particulièrement. Je continuerai, bien entendu, mes diverses émissions à la Radio. En outre, j'établirai chaque jour, avec le présentateur de la Radio coloniale, le texte des émissions que, de sa belle voix, il lira ensuite au micro. Enfin, et ce sera le plus assujettissant, la Censure ayant été établie, je représenterai auprès d'elle le ministre de la France d'Outremer.

Pour la première fois, je me suis donc rendu, hier, à l'Hôtel Continental qui abritera tous les services de l'Information. Comme le contrôle de la presse se fait surtout durant la nuit, j'y aurai une chambre. Mais dans la journée, d'autres travaux m'appelant au ministère, j'ai demandé à mon ami Henri Clouard de m'y remplacer. Lui et le gouverneur-général en retraite Alfassa que Mandel a désigné se partageront les rôles. A Clouard reviendra de traiter des questions concernant la censure proprement dite ; au gouverneur de s'occuper des démarches administratives dans lesquelles il excelle et qu'il effectue avec une minutie, une exactitude, qui me contraignent

à revenir de mes préjugés sur le caractère routinier des hauts fonctionnaires.

15 septembre : L'Hôtel Continental fonctionne maintenant à plein rendement. C'est devenu une institution qui croit paradoxalement à son avenir et spéculé sur sa durée. En principe tous les services : Information, Propagande à l'étranger, Censure, sont dirigés par des militaires.

A l'entrée principale veille, jour et nuit, un corps de garde qui ne laisse passer que les gens munis d'un sauf-conduit spécial, délivré par le gouverneur de l'Hôtel, le capitaine de R... un petit homme sec et nerveux, le visage empourpré, l'haleine vineuse, qui se donne une allure de soudard cent pour cent, bien que dans le civil il soit représentant de commerce. Féru de discipline, je l'ai vu, ce matin, souffleter avec les gants qu'il porte glissés dans son ceinturon une sentinelle qui avait quitté son poste pour batifoler avec une lingère.

Quant au chef officiel de la Censure, c'est un officier de carrière, très vieille France, d'une parfaite courtoisie. Dès son arrivée, il a décidé d'offrir à déjeuner successivement à tous les délégués des ministres. Hier, c'était mon tour. Nous étions tous les deux assis autour d'une table ronde, qui eût convenu à une douzaine de convives, au milieu d'une grande salle terriblement vide, servis par trois maîtres d'hôtel qui présentaient les plats au colonel, lequel les saluait aimablement en levant la main droite à la hauteur de sa tempe.

Inutile de dire que notre conversation fut laborieuse. J'ai bien essayé d'aborder trois ou quatre sujets, mais ils ont été écartés par le colonel avec un charmant sourire, sans doute parce que jugés intempestifs. J'ai fini par interroger mon hôte, au hasard de mes souvenirs, sur la stratégie de Napoléon à la bataille d'Austerlitz. Mais il a coupé court en me rappelant qu'il était officier de cavalerie et que, dès lors, il se reconnaissait incapable de juger l'empereur qui était avant tout un artilleur. Il ne s'est compromis un peu qu'au dessert, quand il m'a demandé si j'aimais Alfred de Vigny :

— Moi, a-t-il dit, sans attendre ma réponse, c'est mon écrivain préféré. Je le lis et le relis au moins trois fois par an ; vous devinez pourquoi ?

Il a pris un air fin pour murmurer : « *Servitude et grandeur militaires*, vous comprenez ! »

Bien différent est l'adjoint du colonel, le commandant Palayrac-Vallat, originaire de Montpellier. Héros authentique de la première guerre, criblé d'éclats d'obus, en outre agent de renseignements — il le clame sur les toits — il entretient le moral de ses hommes par de plaisantes anecdotes « marseillaises », débitées d'une voix rocailleuse qui appuie longuement sur les finales. Il passe la moitié de la nuit dans un bar, proche de l'hôtel, où lui tient compagnie, d'ordinaire, l'ancien secrétaire d'Etat Bonnafous, le mari de Gaby Morlay, l'autre moitié à parader dans les salons du premier étage où sont installés les bureaux de la Censure. Il a pour secrétaire un tout jeune homme, le matelot Leroy, fils du célèbre philosophe, doué, malgré ses dix-neuf ans, d'un sérieux imperturbable, sans qui la Censure ne fonctionnerait pas, les objurgations de Palayrac ne suffisant pas à mettre en marche cette pesante machine.

Hier soir, le matelot a été le seul à rester à son poste, son béret à pompon vissé sur sa tête rousse, après la désertion de tous les censeurs. La sonnerie d'alerte avait retenti, et le commandant Palayrac s'étant mis à notre tête, nous sommes descendus dans la tranchée qu'il a fait creuser dans le jardin des Tuileries. Nous y sommes demeurés un moment, à contempler les étoiles ; le romancier Philippe Hériat était près de moi et récitait des poèmes d'Apollinaire. La fin de l'alerte a sonné, comme il commençait à peine à faire jour. Sous la conduite de notre chef, nous nous sommes acheminés vers les Champs-Élysées dans le costume où l'appel des sirènes nous avait surpris, les uns en pyjama et en pantoufles, les autres, les militaires, vêtus d'une moitié d'uniforme. Au Rond-Point, Palayrac a fait ouvrir un bar où chacun a pu se remettre de ses émotions.

Plus avisé, le gouverneur général Alfassa ne nous avait pas suivis. Entrant par mégarde dans sa chambre, je l'ai trouvé étendu sur son lit, dormant dans la tenue de guerre du citoyen modèle : vêtement de toile imperméable, bottes en caoutchouc, musette en bandoulière, garnie d'une tranche de jambon et d'une bouteille d'eau minérale, petite pioche accrochée à la ceinture et, pour finir, le masque à gaz bien ajusté sur son visage, ce qui ne semblait pas gêner sa respiration, car il ronflait légèrement.

Finalement la seule victime de cette joyeuse nuit a été un colonel d'infanterie qui, réveillé en sursaut, avait omis de mettre son pantalon et ses chaussures avant de descendre.

Désespéré de son étourderie il s'est puni lui-même en demandant son envoi immédiat dans la zone des armées.

Cette drôle de guerre a déjà ses héros.

2 octobre : Le petit scandale de l'autre jour a eu des conséquences : L'ordre a été donné de ne plus descendre, en cas d'alerte, dans la tranchée des Tuileries, mais de s'enfoncer dans les sous-sols de l'hôtel, où se trouvent les cuisines. L'atmosphère y est à peine respirable. En outre, courent un peu partout de grosses conduites de gaz dont l'explosion, s'ajoutant à l'inondation produite par l'éclatement des conduites d'eau, ne laisseraient guère de vivants parmi nous. Ce péril éventuel préoccupe notre gouverneur qui cherche en vain à le conjurer. Son absence d'imagination est d'autant plus regrettable que l'ennemi paraît être bien renseigné sur les occupants de l'hôtel. Le *Völkischer Beobachter* a publié un entrefilet, annonçant ironiquement, que si une bombe tombait sur le Continental, « la majeure partie de la littérature française serait anéantie ».

Nous avons été moins effrayés que flattés.

20 octobre : Bien que la guerre n'ait été jusqu'ici qu'un sujet de conversation, nous comptons déjà un mort parmi nous. Il s'agit de Paul Brach, l'ancien rédacteur en chef de *Marianne*. La disparition de son journal l'ayant obligé à solliciter un emploi, Mandel me l'avait envoyé. Dès son arrivée je m'étais efforcé de ménager sa santé, car ce magnifique garçon qui avait à peine dépassé la quarantaine, dont la beauté virile avait ému tant de jolies femmes, souffrait d'une grave maladie cardiaque. A chaque descente dans les sous-sols, on le voyait près de suffoquer. Pour lui épargner cette épreuve, je lui avais conseillé de rentrer chez lui de bonne heure. Il en avait profité pour dîner en ville presque tous les soirs ; et c'est à un de ces dîners que, pris d'un malaise, il a succombé.

C'est Mandel lui-même qui me l'a appris, ce matin, avec cet air sournoisement satisfait qu'il se donne volontiers quand il annonce un événement fâcheux : Brach qui soupait chez une comédienne en renom, venait de lever sa coupe de champagne à la maîtresse de maison, lorsqu'il est tombé en arrière, foudroyé. Un médecin qui se trouvait là lui a tâté le pouls : le cœur ne battait plus. Alors on l'a allongé discrètement derrière le rideau qui coupe en deux la salle à manger, et l'on

s'est remis à boire et à papoter, comme si rien d'anormal ne s'était passé :

— Ces gens ont un sang-froid admirable, a opiné Mandel.

28 octobre : Voici donc Jean Giraudoux promu chef de l'Information avec le titre de Secrétaire d'Etat. Ce rôle lui convenait-il ? Il est permis d'en douter, car les affaires qu'il devra traiter sont si souvent fastidieuses qu'il risque d'en être vite accablé, lui, dont la phrase écrite a la légèreté d'un duvet.

J'ai été heureux de revoir son visage d'une jeunesse inaltérable, ses manières simples et gracieuses. Nous avons parlé — c'était bien le moment — de « Siegfried et le Limousin ».

— Combien de Siegfrieds dont le cœur se partage entre la France et l'Allemagne, trouverait-on dans l'armée allemande ? lui ai-je demandé.

— Beaucoup plus qu'on ne le croit chez nous. Les Allemands forment un peuple bigame ; les uns sont liés indissolublement au Deutschtum ancestral, les autres mariés avec la civilisation française du XVIII^e siècle, qui leur fait monter à la tête une griserie légère, fort différente de la lourde ivresse où se plonge Hagen, après avoir tué le héros des *Nibelungen*. D'où la duplicité de nos ennemis. Comme Goethe et Herder, ils oscillent entre Voltaire et Wotan. S'ils envahissaient la France on verrait les uns cueillir des roses dans nos jardins ou effleurer les touches des pianos que nos compatriotes fugitifs auraient, avant de partir, négligé de fermer ; les autres, hélas ! s'emparer de nos femmes et peut-être même « chauffer » les pieds de nos paysans pour les obliger à révéler où se cache leur bas de laine...

Bien qu'elle m'ait paru quelque peu excessive, cette analyse m'a troublé. Dans l'ensemble je n'ose dire qu'elle soit inexacte. Il y a deux hommes en tout Allemand. S'il n'avait tenu qu'à mes amis de Heidelberg, la balance aurait penché sans doute vers le meilleur ; Hitler, étranger à la culture française, l'a inclinée brutalement vers le pire.

Comme je rentrais dans ma chambre, j'ai vu arriver Charles Boyer dont Giraudoux voudrait utiliser la popularité au profit de notre propagande. Mais le grand acteur a semblé se dérober : « Ce n'est pas ici que je puis le mieux m'employer, a-t-il dit, c'est en Amérique. Si cette guerre stupide se prolonge, il faudra bien m'y renvoyer. »

Giraudoux n'a répondu que par un geste d'assentiment

distrain. J'ai cru comprendre qu'il craint de s'ennuyer dans cette maison où trop de gens font les importants sans avoir vraiment de l'importance. Et il serait heureux de garder près de lui Charles Boyer comme compagnon de ses secrètes pensées.

7 novembre : Aujourd'hui, l'hôtel Continental s'est transformé en club littéraire. Nous fêtons Philippe Hériat qui vient d'obtenir le prix Goncourt. Le jeune romancier qui va renoncer définitivement à la carrière de comédien qui n'avait été pour lui qu'un pis-aller, un moyen d'échapper aux servitudes familiales, au rituel bourgeois de la plaine Monceau, a parfaitement réussi à garder son flegme. Sa haute taille, ses larges épaules détonnent toujours un peu avec la douceur de sa voix.

Autour de lui, se pressaient ses amis, anciens ou nouveaux. J'ai noté François de Roux qui avait guigné le prix et fixait un regard perplexe sur le vainqueur, ne sachant trop s'il devait se plaindre ou se réjouir ; Roger Giron, cordial et bourru, critique averti et incorruptible, le professeur Henri Gouhier, mobilisé comme lieutenant, qui ne s'est pas encore habitué à porter des galons et s'étonne quand il voit des soldats le saluer, les talons joints ; Palayrac, enfin, beaucoup plus homme de lettres, aujourd'hui, qu'homme de guerre, et aussi fier, d'ailleurs, que si le succès du lauréat eût été son œuvre personnelle. Il a fait servir du champagne, et l'on a trinqué si vigoureusement que des gouttes de liquide sont tombées sur les morasses.

— Les voilà baptisées, a dit le commandant aux envoyés des journaux. Cela leur évitera d'être blanchies.

Seul Hériat a su garder son sérieux. Pas un instant il n'a consenti à poser son crayon bleu pour serrer la main des complimenteurs.

1^{er} décembre : Voici plus de deux mois que je fais le censeur, et je n'ai eu jusqu'ici aucune anicroche. La sagesse des journaux aidant, j'avais fini par croire que ma surveillance pouvait se relâcher. Cette trop grande assurance a failli me nuire.

Vers onze heures, j'avais fait un tour, comme d'habitude, dans les sous-sols, pour demander si personne n'avait un cas douteux à me soumettre. Ayant ainsi procédé à quelques sondages, je me disposais, l'esprit en repos, à m'en aller pour lancer ma dernière émission de la journée, lorsqu'un pressen-

timent m'a ramené presque en courant. Après avoir parcouru deux rangées de tables, pourquoi me suis-je arrêté brusquement devant l'officier qui venait d'apposer son visa sur la morasse de *L'Œuvre* ?

— Permettez que j'y jette un coup d'œil, lui ai-je dit.

— Oh ! je n'ai rien remarqué, qui vous concerne. Tout au plus quelques égratignures pour le président du Conseil, que j'ai, d'ailleurs, laissé passer, selon la consigne qui nous enjoint de négliger les petites infractions afin de pouvoir réprimer plus sévèrement les autres. Voyez vous-même...

J'ai jeté un regard sur le dessin de la première page qu'il me tendait, et soudain j'ai frémi : Le dessin représentait deux soldats noirs en train de découper un gros homme qui ressemblait fort à Goering et dont les bras et les jambes cuisaient déjà dans une grande marmite. Quelle injure à nos soldats africains soupçonnés de cannibalisme ! Quels commentaires goguenards dans la presse allemande qui accuse déjà nos régiments indigènes de se conduire comme des barbares !

J'ai échoppé le dessin et j'ai prié le censeur de ne plus se fier désormais à son seul jugement. Mandel à qui j'ai expliqué, ce matin, pourquoi j'ai dû blanchir la première page de *L'Œuvre*, a hoché la tête :

— Redoublez de vigilance. J'ai tout lieu de croire que certains journaux, sans entretenir véritablement des intelligences avec l'ennemi, s'apprentent à commencer une sournoise campagne de dénigrement. De là aux propos franchement défaitistes, il n'y a qu'un pas. Je connais des attachés de cabinet — non pas les miens, bien entendu — qui répandent des tracts, dans lesquels on exige de mettre fin à l'état de guerre par des négociations immédiates avec les émissaires d'Hitler. Et le gouvernement laisse faire !

4 décembre : Ce soir, j'étais venu à l'hôtel fort tranquillement. Les représentants des journaux étaient déjà arrivés et se disposaient à présenter leurs morasses à l'examen des censeurs. Parmi eux Calzant, l'envoyé de *L'Action Française*, dont le comportement étrange retint mon attention. Il essaya de se défilier après avoir obtenu du commandant Palayrac, un peu surmené ces temps-ci, un visa de confiance. De sa démarche claudicante il se glisse vers la sortie en cachant la manchette de son journal qu'il a repliée et tient serrée sous son coude. Je le rejoins au moment où il s'appête à descendre l'escalier :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré votre première page ?

— Parce qu'elle est sans intérêt pour vous... En outre, je suis pressé. On attend mon retour pour se mettre à « rouler ».

Comme il serre ses feuillets sur sa poitrine et semble me défier, je les lui arrache. Que vois-je ? En gros caractères : « *Mandel et Reynaud au poteau !* » C'est si inattendu que je reste, un instant, interdit. Calzant lui-même se tait, comme s'il était soudain conscient de la gravité de l'infraction qu'il a commise. Il faut prendre une décision. D'un coup de crayon rageur, je barre l'injurieuse apostrophe sur laquelle Palayrac, venu à la rescousse, appose le tampon : « Censuré. » Mais cela ne suffit pas, car Calzant qui a retrouvé sa voix, nous annonce en ricanant que ses rotatives fonctionnent depuis plus d'une heure ; les premières éditions sont déjà sorties. C'est ni plus ni moins un coup de force que l'A. F. a voulu tenter.

Il faut en finir. J'appelle le directeur de la police municipale qui représente à l'Hôtel Continental le ministère de l'Intérieur. Limiter les dégâts, c'est tout ce que nous pouvons faire : dans les kiosques parisiens *L'Action Française* sera saisie dès la première heure ; en province, la même consigne sera donnée aux préfets, mais le temps leur manquera pour l'exécuter. Ce qui m'importe, avant tout, c'est que Mandel ne puisse lire la manchette incriminée sur le numéro du journal que reçoit chaque matin notre bureau de presse.

Je n'ai guère dormi pendant la nuit. De bonne heure, je suis chez le ministre qui paraît d'excellente humeur. Je lui explique ce qui s'est passé, la veille, les mesures que nous avons prises, la saisie du journal royaliste dont je lui présente un exemplaire. Il hausse les épaules :

— Personnellement, a-t-il dit, je ne puis être que flatté d'être pris pour cible par les complices de l'ennemi. Ces gens-là sont des ligueurs, une espèce d'hommes trop fréquente en France. La passion qui les possède obscurcit leur esprit, mais la valeur d'une doctrine se mesure aux actes qu'elle est susceptible d'engendrer. Les voici donc jugés ; ils se sont séparés eux-mêmes de la communauté nationale...

17 décembre : La guerre qui semblait presque moribonde s'est soudain ranimée, sinon sur terre, du moins sur mer. Une bataille navale a été livrée sur les côtes américaines. C'est une victoire pour les Alliés, puisque le fameux cuirassé de poche, *Graf Spee*, joyau de la marine hitlérienne, a été détruit.

Le plus merveilleux, c'est qu'à cette victoire, bien qu'aucun navire français n'ait été engagé, nos services de l'Information puissent se flatter d'avoir collaboré.

Voici comment les choses se sont passées : le *Graf Spee* qui avait pris la mer, le 21 août dernier, et, en moins de trois mois avait réussi à couler 60 000 tonnes de navires marchands alliés dans l'Atlantique sud, avait été rejoint par trois croiseurs légers de la flotte britannique : *l'Ajax*, *l'Achille* et *l'Exeter*, moins puissants, mais plus rapides que lui. Lors du combat qui suivit, le corsaire allemand infligea bien d'assez graves avaries à ses adversaires, mais lui-même fut si durement touché qu'il dû chercher un refuge dans le port de Montevideo. Le délai de 48 heures, que les règlements internationaux lui accordaient pour réparer ses machines, étant expiré, son commandant, Hans Langdorff, a consulté son état-major sur la conduite à tenir.

C'est alors que les stratèges de l'Hôtel Continental sont intervenus. Avec l'accord de l'amiral Darlan, ils ont lancé sur les ondes de la Radio la nouvelle de l'arrivée devant les côtes uruguayennes de deux des plus grosses unités de la Navy : *le Renown* et *l'Ark Royal*, suivis de près par une escadre française. Se jugeant perdu, le commandant du *Graf Spee*, a sabordé son bateau. Puis il s'est suicidé après avoir envoyé à Hitler un message pathétique.

Ainsi pouvons-nous nous glorifier d'avoir aidé à la première défaite subie par le nazisme. La plupart d'entre nous s'en montrent fort satisfaits. Il en est, pourtant, quelques-uns qui redoutent un bombardement de représailles ayant l'Hôtel pour objectif.

Il semble que les uns et les autres exagèrent grandement l'importance des services de l'information et le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire.